

n'avait point écouté. Henri prêtait toute son attention à Jeanne, et quand l'heure des devoirs était passée, il jetait papiers et volumes sur la table, lui prenait la main et criait :

—Courons dans le bois, maintenant !

Mme de Civray les suivait, heureuse, souriante, accompagnée par le prêtre chargé de l'éducation d'Henri. Elle questionnait le précepteur sur les dispositions, les défauts et les qualités de son élève.

—Ce sera un gentilhomme dans toute l'acception du mot, madame la comtesse ; il tiendra de son père, que Dieu vous a repris, une force de volonté indispensable aux hommes, et, de vous, les qualités de bonté, de générosité qui vous font chérir de ceux qui ont le bonheur de vous connaître. Le seul point obscur que j'aie, jusqu'à ce moment, découvert dans le caractère de votre fils, c'est une sorte de violence dans les sentiments dont vous devrez vous défier plus tard. En mère prudente, vous choisirez avec grand soin les amis de votre fils, car s'il se prenait d'affection pour un être peu digne, il n'est pas certain que la raison triomphât de cette indignité.

—Nous n'aurons rien à craindre d'ici longtemps, répondait la comtesse de Civray ; nous vivons seuls au château, et la sévérité de mon deuil ne me permet point d'y recevoir d'étrangers.

—Henri grandira, madame la comtesse.

—Et tandis qu'il deviendra un jeune homme, je deviendrai une vieille femme.

—Vous n'habiterez pas toujours Civray.

—Je n'en partirai jamais, si je le puis.

—Les obligations de votre naissance, de votre fortune...

—Ces prétentives obligations n'en sont pas réellement ; je les regarde comme des conventions auxquelles je ne crois point nécessaire de me soumettre. Mon fils peut être plus utile dans ses terres qu'à la cour. Le roi ne manque pas de gentilhommes. Excepté le jour où il aurait besoin, ce qu'à Dieu ne plaise, de s'entourer de sa fidèle noblesse, jamais je ne souhaiterai que mon fils s'éloigne de Civray. Son père y est mort, j'y garde sa tombe et je souhaite y mourir à mon tour.

L'abbé Chaumont approuvait grandement les résolutions de la jeune veuve. Aussi, du jour où il eut la certitude qu'Henri resterait son élève, son disciple, sentit-il grandir en lui la tendresse qu'il portait à l'enfant. Rien ne contrarierait la sagesse de ses leçons. Il trouverait son premier appui dans la mère, une aide précieuse dans Jeanne.

De l'avenir de Jeanne, il n'était point question encore. Enfant, elle vivait en enfant, avide d'air libre, de liberté, de courses à travers les grands bois. Elle poussait comme une plante vigoureuse, promettant une rare beauté et laissant deviner des qualités sérieuses. Mme de Civray la considérait un peu comme sa fille d'adoption, et quand l'abbé Chaumont essayait de faire préciser à la comtesse ce que deviendrait Jeanne, la veuve répondait en souriant :

—La trouvez-vous donc à plaindre ? Elle grandit à mes côtés, entourée d'affections sincères ; son caractère, son esprit se fortifient ; plus tard, je l'établirai selon les événements qu'amènera la Providence.

Il ne se passa point d'événements à Civray pendant plusieurs années.

L'adolescence de Jeanne, celle d'Henri sonnèrent sans que l'un ou l'autre s'aperçût de la transition de l'âge.

Ils restaient complètement enfants. Ne rêvant pas, ne demandant à l'avenir rien de plus qu'au présent. Grâce à l'influence de Jeanne sur Henri, celui-ci poursuivit des études sinon brillantes, du moins sérieuses. Il joignait à la science acquise par le travail des talents que l'abbé Chaumont ne pouvait lui communiquer, et qu'il dut à l'amitié du chevalier de Blandy.

Celui-ci, après avoir fourni une glorieuse carrière militaire, était revenu dans ses terres, préférant le calme de ses bois ou le fracas de ses chasses à la vie de courtisan.

Grâce à lui, Henri de Civray devint un écuyer émérite et un tireur si habile qu'il eût été dangereux de lui chercher querelle. Tous les exercices du corps,

familiers à Henri, servaient à mettre en relief l'élégance de sa taille et la souplesse de ses membres. Nul plus que lui n'aimait les chasses dangereuses.

Quand on organisait une battue au sanglier, pendant tout le jour, l'esprit troublé, le cœur rempli de pressentiments terribles, Jeanne et la comtesse restaient absorbées dans leur angoisse. Au retour des chasseurs, elles cédaient à l'entraînement d'une joie égale, pleine d'expansion chez la mère, étouffée chez la jeune fille, à mesure qu'elle jugea mieux ce qui se passait en elle ou autour d'elle.

Henri voyait peu de voisins ; sa vie se concentrait entre quelques êtres chéris ; tout ce que cette âme pouvait absorber et donner de tendresse se répandait sur sa mère, Jeanne, l'abbé Chaumont et le chevalier de Blandy.

A dix-huit ans, Henri n'avait jamais songé à quitter Civray. Quand on l'interrogeait à cet égard, il se contentait de répondre :

—Si le roi a besoin de mon épée, j'irai la lui offrir ; jusque-là, je me contenterai d'être heureux.

On ne ressentait guère à Civray le contre coup des événements qui se succédaient à Paris. L'abbé Chaumont ne croyait pas possible que la philosophie pût l'emporter sur la religion, et, quand on parlait au chevalier de Blandy des progrès du Tiers dans les affaires, il haussait les épaules avec dédain.

Et comme Mme de Civray ne demandait pas mieux que de croire au maintien absolu de la religion et à la marche régulière des rouages du gouvernement, on s'endormait, au fond du château de Civray, dans une sécurité trompeuse.



Nous partimes, emmenant une carriole à bœufs.
Page 129, col. 1

Le voltairianisme continuait son œuvre de désagrégation sociale ; le Tiers marchait à pas de géants à la conquête d'une place envahissante ; le prestige de la royauté s'effaçait ; une sourde agitation soulevait le pays. Mais ce travail, encore souterrain, ne pouvait troubler les châtelains, dont la vie s'écoulait pleine de sécurité et de charme.

Une lettre reçue par la comtesse jeta un premier trouble dans ce calme absolu.

Une cousine, habitant une province éloignée, et qu'elle n'avait pas revue depuis l'époque de son mariage, lui écrivit, un jour, une longue missive, double testament d'une vie près de s'éteindre et d'un cœur à l'agonie.

Mme de Saint-Rieul, veuve, possédant une belle fortune, se sentait mourir, et allait laisser seule, privée d'appui et de tendresse, sa fille Cécile, dont elle peignait, avec une grâce infinie et une éloquence maternelle, les qualités et les charmes.

—Je vous lègue mon orpheline, disait-elle en terminant cette lettre ; ouvrez-lui votre cœur et votre foyer. Je ne puis vous demander de venir me fermer les yeux, mais accueillez, avec votre bonté angélique, l'enfant qui, toute en pleurs, ira frapper à votre porte... Quand vous recevrez ces lignes, j'aurai sans

doute dit un éternel adieu au seul bien qui m'attache encore à la terre, et, du haut du ciel, je vous bénirai pour avoir exaucé mon dernier vœu.

Quand Mme de Civray eut achevé la lecture de cette lettre, sur laquelle restaient visibles des traces de larmes, elle fit appeler l'abbé Chaumont.

—Que me conseillez-vous ? lui demanda-t-elle.

—Vous n'avez pas le droit d'hésiter, madame.

—Ainsi, Cécile...

—Deviendra votre fille d'adoption. Qui sait, d'ailleurs...

L'abbé s'interrompit, puis il demanda :

—Quel âge a Mlle de Saint-Rieul ?

—Quinze ans environ.

—Tout est pour le mieux, madame la comtesse. Si cette jeune fille possède, je ne dirai pas toutes les qualités, mais une partie de celles que lui reconnaît sa mère, vous trouverez en elle, dans trois ou quatre années, une fiancée pour le comte Henri.

La comtesse de Civray resta un moment pensive.

—Vous avez peut-être raison, dit-elle.

Le jour même elle annonça à son fils et à Jeanne l'arrivée prochaine de la jeune orpheline. Elle s'attendait à une marque de joie de la part d'Henri. La présence de Cécile pouvait être une distraction charmante au milieu de la vie un peu monotone de Civray ; mais contre son attente, Henri parut plutôt contrarié que réjoui par l'arrivée de sa cousine.

—Que veux-tu, mère, répondit-il, à l'observation que lui faisait Mme de Civray sur sa froideur à l'égard d'une parente, Mlle de Saint-Rieul est une cousine assez éloignée, pour que la voix du sang ne me crie pas bien fort de l'aimer. Si elle était pauvre, je me garderais de tenir le même langage, et je ne m'en reconnaitrais pas le droit. Mais sa fortune est suffisante ; elle pouvait achever son éducation au couvent.

—Henri ! deviendrais-tu égoïste ?

—Je ne le crois pas. Mais enfin nous vivons en paix, recueillis, dans un cercle intime qui ne m'a jamais paru trop étroit, et voilà que tu y introduis une étrangère... Si j'avais été seul à tes côtés, j'aurais compris, à la rigueur, que tu te troussasses isolée durant mes courtes excursions et mes longues chasses... Mais tu as Jeanne, dont la compagnie est si douce, l'entretien si sage. Elle connaît tes goûts, elle aime les pauvres ; que te faut-il de plus ?...

—Jeanne n'est pas de la famille ! dit la comtesse, avec une certaine hauteur.

—Pas de la famille ! Jeanne ? mais j'ai grandi avec elle, je lui dois le peu de science que j'ai acquise, car si l'abbé Chaumont ne m'avait donné un tel condisciple et un répétiteur si sage, j'avoue que je serais loin de savoir tout ce que j'ai appris. Depuis que j'existe, je la considère comme ma sœur... Une sœur dévouée, tendre, une sœur dont l'amitié tient tant de place dans ma vie, que je croirais offenser Jeanne en chérissant trop Cécile de Saint-Rieul.

La comtesse de Civray regarda longuement son fils.

La physionomie d'Henri s'était animée, le feu montait à ses joues ; son regard brillait d'un éclat humide. Il semblait attendre, avec un certain anxiété, que sa mère répliquât aux paroles qui venaient de sortir de son cœur ; mais la comtesse baissa la tête, reprit sa tapisserie et dit, d'une voix tranquille.

—Tu es le maître du château, Henri, tu es gentilhomme ; je suis donc certaine que tu feras à ta cousine l'accueil auquel elle a droit.

Henri s'inclina respectueusement devant sa mère, et sortit.

Il courut dans le parc, gagna les bords d'un étang paisible, couvert de lentilles d'eau, d'un vert clair, de macres épineuses et noirâtres, de feuilles de nénuphars largement étalées, au-dessus desquelles s'élevaient les grands calices des nymphéas blancs. De vieux arbres étendaient, au-dessus de l'étang, l'écheveau de leur ramure qui noyait, dans une ombre discrète, les fleurs des iris bleus ou jaunes, des quenouilles d'un violet clair et les bouquets carmin pâle des plantins de marais.

Tout était repos et mélancolie dans ce coin du parc. On était bien là pour rêver et pour pleurer.